

Libri Mondis broie du noir, c'est la déclinaison capcorsine du festival bastiais, mais, pour l'instant, sur une seule après-midi, ce samedi dès 14 h 30, dans la belle villa Saint-Jacques au cœur de Luri. Un seul thème : le polar. Invités : Antonin Varenne, représentant de la nouvelle vague, Caryl Ferey, valeur sûre du noir voyageur et Hugues Pagan, seigneur du genre, noble plume de l'obscur âme humaine.

Et justement, l'auteur de *Dernière station avant l'autoroute*, héritier des Céline et Conrad, est arrivé hier en fin d'après-midi de sa Charente-Maritime. Onze romans au compteur, un recueil de nouvelles, quasiment tout aux précieuses éditions Rivages, une palanquée de scénarii (dont la première saison de *Mafiosa*), une enfance dans la fureur de l'Algérie française, deux décennies comme inspecteur... À 74 ans, celui qui avait fait le tour de Corse en Dauphine 1080 à la fin des années 60, a des choses à raconter.

Dernier ouvrage paru, en 2018, « Dernières nouvelles du front ». D'où sortent ces nouvelles ?

C'est un recueil de textes que j'avais publié à droite, à gauche, depuis le début de ma carrière. J'ai eu pas mal de copains qui me demandaient des nouvelles calibrées à 30 ou 40 000 signes. C'était des nouvelles d'humeur le plus souvent, parce qu'il y avait un truc qui m'embêtait. C'est mon nouveau patron de Rivages qui m'a demandé ce recueil et le deal dans ces cas-là, c'est de proposer une nouvelle inédite. Du coup, j'en ai fait une sur les CRS. Et, quand le bouquin sort en septembre 2018, mon editrice me dit : « *Quand même, tu y vas fort sur les CRS...* » Trois mois plus tard, il y avait les manifestations de Gilets jaunes et ce qui s'est passé autour, je l'ai rappelée et je lui ai dit : « *Alors, qu'est-ce que tu en penses maintenant de ce que j'ai écrit ?!* »

Une question qui hante un peu vos lecteurs, c'est ce personnage de flic horrible qui s'appelle Yobe-le-mou : il revient dans plusieurs romans. A-t-il vraiment existé ?

Oui. Il était patron en second de la division où j'étais inspecteur divisionnaire. Une fois, je sors de mon service, de nuit, et j'entends : « *Ouaah... au secours!* » Je me retourne et je vois deux jambes qui sortent d'une benne à ordures. Il était saoul comme une vache, ses hommes l'avaient mis là. Quand j'écris, je me pique d'avoir des archétypes, mon flic Schneider en est un et puis il faut des crétins complets comme Yobe-le-mou. Je l'ai vu certains matins au commissariat, j'étais devant mon café, mon croissant, lui, était effondré sur la table, déjà ivre. Une autre fois, il avait tabassé par terre devant moi une grosse « *mamma black* » que l'on avait ramassée. C'était radical pour moi.

« Profil perdu » sort en 2017, après 20 ans sans nouveau roman. Pourtant, celui-ci traînait chez vous depuis quelque temps ?

J'ai manqué de chance parce que *Dernière station avant l'autoroute* a été remarqué par un producteur de cinéma, qui ensuite m'a demandé de faire des séries télévisées. Le ratio est simple : un bouquin 20 000 balles, une série 200 000. C'est tout. Je ne suis pas vénal mais c'est beaucoup d'argent. Pourtant, *Profil perdu* a été écrit un mois après *Dernière station*. Mais il n'était pas mûr. Il a eu une destinée bizarre. Je l'ai filé à Guerif (*François, fondateur de Rivages*), il voulait me le prendre mais il m'avait égaré les dix dernières pages ! Et je l'ai alors repris de A à Z.

Quand vous revenez dans le monde du polar en 2017, vous le trouvez changé ce milieu que vous avez quitté 20 ans plus tôt ?

(*Silence*) J'ai été un peu étonné par la floraison d'auteurs, de maisons d'édition. Mais ça ne va pas loin. À l'étranger, il y a des types formidables comme le papa de Robicheaux, James Lee Burke, même si on sent une lassitude... Il faut savoir pourquoi on écrit. Si c'est pour être tête de gondole en grandes surfaces, pourquoi pas ? Je ne méprise pas ça. Et puis il y a le petit artisan, qui fait tout maison. Bon, y a moins d'artisanat mais il y a cette floraison de talents éphémères.

Dans « Dernière station... », vous écrivez « entre la routine et le deuil, j'ai choisi le deuil ». C'est le divisionnaire qui parle ou c'est vous ?



« Il y a des choses qui me réveillent la nuit »

Hugues Pagan est à Luri demain pour Libri Mondis broie du noir. De l'Algérie française aux scénarii pour séries télé, rencontre foisonnante avec un des plus grands stylistes du polar

Je me suis longtemps demandé si j'étais un policier devenu écrivain ou un écrivain devenu policier. Je sais maintenant que je suis un écrivain qui a fait un stage dans la police. Ne serait-ce que pour aller au fond des choses, parce qu'en criminelle, le fond des choses, ce n'est pas rien. Il y a une phrase de Céline que j'aime beaucoup : « *Ce que l'on recherche dans toute sa vie, c'est le plus grand chagrin possible pour devenir soi-même avant de mourir.* » C'est comme une question de métal : quand on s'est trempé dans certaines flammes, on ne peut pas faire des petites merdailles. Le vrai succès, c'est quand on se réveille à trois heures du matin, en se demandant c'est quoi cette phrase qui m'obsède et de la mettre sur le papier et de la tester en se réveillant. C'est un p... de travail épuisant. Il y a deux choses qui m'ont ému. Une dame qui est venue un jour dans un festival : « *C'est vous monsieur Pagan ? Je voulais vous remercier. Un jour, je n'étais pas bien et, par hasard, y avait un de vos bouquins qui traînait. Je l'ai lu et je me suis sentie mieux.* » Croyez-moi ou pas, c'est une de mes plus belles récompenses. Il y a ça et le fait que je sois chevalier des Arts et des Lettres. C'est la reconnaissance des pairs.

Votre œuvre s'attache à sonder l'âme humaine depuis quarante ans. En avez-vous saisi toute l'essence ?

Non, je ne suis pas Dieu. C'est impossible. Mais on peut l'approcher. Ce qui est tragique, c'est que l'âme humaine est en deuil mais elle n'est pas sombre. Un jour, j'avais fait pour un copain un film sur le SAC et il m'appelle pour m'insulter, en me disant : « *Ce type-là, tu l'as rendu sympathique.* » Mais je lui ai dit :

« *En tout homme, il y a quelque chose de sympathique.* »

Le style Pagan vient-il de votre éducation, de vos nombreuses lectures, de votre parcours ?

Le dernier écrivain musicien français, il faut l'écouter chanter, il faut l'écouter jouer de l'accordéon, c'est Céline. Mon style à moi, c'est le jazz, c'est le blues, cette scansion. Quand j'écris un truc, j'attends le rythme, j'essaie de faire coller le texte avec ça, avec une tessiture, ça, c'est très difficile et on n'y arrive pas à tous les coups. La musique est une grosse partie de mon écriture. *Dernière station*, j'ai mis trois ans pour l'écrire.

Pourquoi cette tendresse avec tous vos personnages féminins, de la prostituée à la moindre jeune femme lambda ?

Parce que les mecs sont des c... ! Je les ai entendus en garde à vue. Les femmes sont victimes d'un pouvoir phallogocritique. À l'inverse de certaines sociétés celtiques qui fonctionnaient sous la forme de matriarcat.

Près de 60 ans après votre départ d'Algérie, la violence que vous y avez connue vous hante encore ?

Il y a des choses qui me réveillent la nuit. Mon père était officier, on avait fait une ouverture de charnier, j'avais dix ans. La brillante armée française avait ramené sur le terrain de foot où j'habitais un halftrack avec du bois sec... Mais non, c'était des fellagas zigouillés par l'armée française et ils avaient laissé les corps jusqu'au soir, avec tous les gens autour qui pleuraient. Et nous, les gosses, on était là. Parce les enfants à cette époque se baladaient partout. J'étais beaucoup

trop jeune pour encaisser ça. À huit ans, ils m'ont mis une grenade dégouillée dans la main en me disant : « *S'ils approchent, tu la lâches!* » Pour ne pas tomber entre les mains du FLN ! C'est traumatisant. Je suis un schizophrène stabilisé par l'écriture, j'ai toujours eu ces deux côtés, l'action et la réflexion. Quand on a quitté l'Algérie, mes parents m'ont littéralement exfiltré, on a atterri *in fine* à Vesoul. Qu'est-ce que vous voulez y faire à part travailler ? Il n'y avait plus les copains, plus l'ambiance. Je pense que ça m'a évité de me retrouver six pieds sous terre ou derrière les barreaux. Mais on était un certain nombre de 15-18 ans comme moi.

Quand on a vécu l'Algérie mais aussi certaines expériences de policier comme l'accident de la gare de Lyon en 88, il faut des cachets pour trouver le sommeil ?

J'ai ma femme. Et une soupe de sécurité géniale : l'écriture. Même si c'est épuisant. C'est une forme de thérapie, absolument. Je suis persuadé que ceux qui utilisent des moyens violents contre eux ou contre d'autres sont des personnes qui n'ont pas les moyens de lâcher la vapeur.

« Profil perdu », c'était il y a quatre ans. On imagine que vous travaillez sur autre chose.

Le prochain est déjà chez Rivages et il s'appelle *Le carré des indigents*. Il sortira

REPÈRES

Texte :

Christophe Laurent

Photo :

Raphaël Poletti

17 AVRIL 1947

Naissance à Orléansville (Algérie).

1968

Il arrête l'enseignement après le décès de son épouse.

1973

Il entre dans la police, à Dijon.

1983

Sortie de son premier roman, *La mort dans une voiture solitaire*.

1996

Après 23 ans de service, il quitte la police.

2006

Scénariste, avec Stéphanie Benson, pour la première saison de *Mafiosa*.

2017

Après 20 ans d'abstinence, retour à la littérature avec *Profil perdu*.

en janvier 2022. C'est un gros bébé. L'écriture de scénario, c'est de côté, j'en ai marre. Un bouquin, je me prends la tête, je suis tout seul dans mon bureau et je règne sur tout. Le scénario passe par le producteur, la ou les chaînes, l'équipe technique...

Vous auriez manifesté avec les syndicats de police comme ils l'ont fait il y a quinze jours ?

Certainement pas, je ne suis pas d'extrême droite. Je me rappelle il y a vingt ans, je disais à mes collègues que les flics étaient à 40 % Front national. On me disait : « *Tu exagères, il y a des Républicains.* »

Aujourd'hui, ils sont à 60 %. J'aimerais parler autrement d'eux, mais ils sont comme ça. Ce sont des faits. Ce qui est grave, c'est que je crois qu'il n'y a plus de freins, ils ne sont plus encadrés par des officiers dignes de ce nom. Ils sont en roue libre. Un policier s'est pris une

condamnation, il devrait être révoqué, mais ce n'est toujours pas le cas. Ils ont un sentiment, fondé, d'impunité. J'ai fait partie de l'Usine, je sais ce que c'est. À l'époque, un inspecteur à la criminelle avait au minimum le bac et, de temps à autre, une licence en droit. Maintenant, on peine à trouver des gens qui ont le certificat d'études.

Le niveau de recrutement n'a jamais été aussi bas. On a une érosion du service public.

« Mon prochain est prévu en janvier 2022 : Le carré des indigents. C'est un gros bébé »